

HOMMAGES À ROGER ZUBER

Presses Universitaires de France | « Dix-septième siècle »

2018/2 n° 279 | pages 191 à 196

ISSN 0012-4273

ISBN 9782130802075

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-dix-septieme-siecle-2018-2-page-191.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Hommages à Roger Zuber

L'hommage rendu à Roger Zuber dans ces pages fait entendre plusieurs voix. Par sa façon de penser le XVII^e siècle, mais aussi par sa manière d'être au monde, cet universitaire aussi profond que discret a en effet fortement marqué plusieurs générations de chercheurs, aux objets de recherche ou à l'horizon spirituel plus ou moins proches des siens. Quelques-uns de ses disciples, directs ou indirects, ici réunis, se font leur porte-parole pour évoquer cette grande figure.

Le sourire doucement énigmatique de Roger Zuber s'est effacé le 17 juin dernier, au terme d'une maladie affrontée avec lucidité et pudeur. Il laisse aux études sur le XVII^e siècle – et c'est le privilège d'un grand Maître – une Œuvre¹ dont la rigoureuse cohérence, sous l'élégante et érudite diversité des approches, ne cesse d'appeler à des approfondissements et des investigations inédits, renouvelant l'intérêt et le plaisir de chaque lecture, et suscitant toujours de jeunes vocations. Car son œuvre, loin de surimposer au XVII^e siècle une quelconque grille de lecture, est conversation savante et éclairée au fil de laquelle, la variété du siècle, saisie jusque dans les replis de ses paradoxes, s'ouvre par-delà les ruptures fantasmées par une certaine critique, sur de réelles continuités. Ainsi, par touches mesurées ou fresques plus amples, l'humanisme et la prose d'art des grands traducteurs henriciens trouvent la place angulaire qui leur revient dans la construction classique. C'est naturellement alors que dialoguent les « deux Antiquités » et la « Modernité », naturellement qu'il apparaît qu'« entre l'esthétique de la surprise et celle de l'accoutumance aux règles n'existe aucun fossé infranchissable » ; naturellement encore que se revivifient des notions telles « atticisme », « urbanité » ou encore « merveilleux »... Avec la fermeté souriante qui le caractérisait R. Zuber a entrepris de désemmailloter le Siècle d'Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV.

Cet homme de cabinet et d'érudition fut aussi un exceptionnel passeur, au rythme de ses cours, pour ma part à Nanterre puis à la Sorbonne, aussi bien que de réunions moins institutionnelles, parisiennes ou cévenoles, au cours desquelles un ciel étoilé pouvait devenir le lieu d'une réflexion sur l'astronomie au XVII^e siècle, aussi bien

1. Voir le récapitulatif donné dans *Les Émerveillements de la raison*, Paris, Klincksieck, 1997, p. 11-16.

que d'une méditation religieuse sur l'au-delà ; un petit déjeuner, pris avec lui et son épouse, Line, l'occasion d'une lecture commentée des Écritures. C'était là les très précieux cadeaux d'un homme de cœur, généreux avec discrétion de son savoir mais aussi de ses valeurs. Car derrière ce Maître d'exception, dont il n'est pas lieu ici de retracer la belle carrière académique – plusieurs hommages l'ont déjà admirablement fait – Roger Zuber fut un Ami, présent et attentionné, pour chacun de ses élèves.

Marc Fumaroli me pardonnera de lui emprunter, pour conclure, les derniers mots de son « Discours de réception à l'Académie française » (1996), tant il se trouve qu'ils conviennent à Roger Zuber qui savait admirablement : « faire coïncider les mots avec la parole intérieure, les arracher au bavardage qui couvre et oblitère la droiture envers soi-même, la méditation, la contemplation [...] ».

Fanny NEPOTE

Roger Zuber, par ses travaux, l'ampleur de sa réflexion, sa subtilité, savait guider et éclairer des recherches qui pouvaient paraître éloignées des siennes : on aimait sa direction, souple et ferme à la fois, qu'il exerçait toujours dans l'amitié et souvent dans l'humour, directement au cours d'entretiens officiels, dans la discrétion d'un petit billet bibliographique glissé à l'issue d'une conférence, au hasard de conversations détendues dans un appartement parisien, lors d'une balade sur un sentier de l'Aigoual, au sortir d'une représentation théâtrale ; indirectement à l'occasion de ses séminaires, dont la variété des sujets laisse un souvenir ému et admiratif.

Ses articles sur la clarté du langage de Célimène, la conversion d'Émilie, le choix effectué par Boileau du sublime racinien témoignent de son goût du théâtre. Notre maître, qui fut un des pionniers de la réhabilitation de la culture rhétorique au XVII^e siècle, n'attendit pas la notoriété de M. Fumaroli pour aiguiller de jeunes chercheurs vers ses travaux car il savait communiquer utilement son admiration pour la recherche d'autrui : porteuse d'un univers de pensée, la meilleure rhétorique épouse et inspire à la fois la dramaturgie. On pouvait donc tenter d'en étudier les effets dans les adaptations du théâtre espagnol et ses jeux sur des hauteurs de style très variées, en se fiant à l'ouverture d'esprit de ce grand chercheur et à ses généreux conseils. En effet, fin connaisseur du « style Nervèze », et jeune Professeur d'université à Reims, Roger Zuber s'était dit intrigué qu'on qualifiât Guez de Balzac, un de ses auteurs de prédilection, d'*único elocuente*, et, en spécialiste des hommages créatifs rendus aux historiens latins sous la forme des « Belles infidèles », il trouva opportun qu'on s'intéressât, dans le domaine dramatique comme dans celui de l'épistolaire, au profit tiré de façon peu avouée de l'éloquence contrastée du Siècle d'or.

Appréciant A. Berman, il aimait qu'on reconnût dans les réécritures les richesses de « la terre nourricière » comme celles du « bord étranger » : son attachement aux Cévennes de sa chère Line ne s'alliait-il pas à une vive curiosité de grand voyageur pour les civilisations lointaines ? Son exemple incitait à porter sur les recreations l'attention vive et dépourvue d'*a priori* qui lui faisait révéler, là où l'on ne les attendait pas, des libertés inattendues du classicisme : débusquer, dans la fluidité d'une phrase, d'un discours, une formulation mettant brusquement à nu la réalité forte d'une pensée ou d'un comportement... Dans les « métamorphiques symbioses »

(formule de sa postface aux *Émerveillements de la raison*), le doux souvenir du Maître et de l'ami invite à continuer la quête d'une qualité qu'il me disait avoir trouvée de plus en plus chez Molière au fil des années : l'authenticité.

Liliane PICCIOLA

Rendre un hommage au maître que fut Roger Zuber est à la fois évident, et très difficile. Du maître, il avait l'*ethos* impressionnant, le savoir ample et sûr, l'autorité naturelle qui avait à peine besoin de la distance institutionnelle pour s'imposer. Même ceux qui ne l'avaient croisé que ponctuellement dans le contexte d'un jury, d'un séminaire ou d'un colloque étaient frappés par ce rayonnement magistral. Pourtant, une fois approché, R. Zuber était affable, à l'écoute, et d'une conversation subtilement enjouée. Ses élèves ont tous fait cette expérience étrange durant les années de travail qu'il épaulait avec rigueur et bienveillance : insensiblement, l'autorité intimidante s'effaçait pour faire place à une autorité non moins ferme, mais fondée sur la confiance et un sentiment d'amitié admirative pour ce savoir généreux, cette curiosité en éveil et une constante chaleur dans l'échange savant.

Devenir dix-septémiste sous la houlette d'un tel maître n'était pas chose facile : appartenant à une génération de chercheurs qui renouvelait en profondeur le champ des études dix-septémistes, R. Zuber imposait à qui voulait le suivre dans cette voie une remise en cause de tout un savoir reçu par la tradition académique. Certes, il ne s'agissait pas d'un « dynamitage » spectaculaire, comme l'époque semblait l'exiger : il préférait les discrets déplacements, les remises en cause d'autant plus efficaces qu'elles touchaient non les effets de surface, mais le fondement même du regard à poser sur le « classicisme ». En choisissant les traducteurs comme objet de sa thèse, il tournait le dos à une histoire littéraire centrée sur les « héros », et pourtant, il nous faisait mieux comprendre que ne l'auraient fait de nouvelles monographies comment les grands auteurs du XVII^e siècle avaient pensé leur rapport aux Anciens, à la fois dynamique et distancié.

R. Zuber savait qu'il fallait sortir d'une vision héritée du siècle « classique » pour en retrouver à la fois la vigueur, avec ses arrières plans savants, et la raison : somme toute, les auteurs consacrés sont devenus « classiques » parce qu'ils ont participé pleinement à la littérature de leur temps. Pour enseigner cela, R. Zuber nous recevait longuement dans son bureau, mentionnait quelques références puisées dans son insondable recueil de fiches manuscrites, conseillait telle lecture, prêtait à l'occasion, en érudit qui aime partager un livre « à lire », attendant la prochaine entrevue pour cueillir les fruits de ses suggestions. Ces échanges fréquents, et presque informels nous faisaient peu à peu connaître l'homme, nous amenaient à croiser sa discrète épouse, lors de dîners amicaux où le père et grand-père qu'il était se révélait dans toute cette humanité souriante qui affleurerait constamment dans les échanges académiques.

Aussi est-il difficile de rendre hommage au maître que fut Roger Zuber : il était évidemment un maître, il fut discrètement, et fidèlement, un ami.

Emmanuel BURY

Je n'ai que rarement rencontré Roger Zuber : même si j'ai pu remarquer son rayonnement et sa vive et fine attention à autrui, je ne connaissais pas, pour ainsi dire, l'homme. J'ai cependant eu la chance qu'il préside le jury de ma thèse alors qu'il était déjà professeur émérite – au fil de mon travail j'avais en effet découvert son œuvre. Et j'en suis depuis devenue fidèle lectrice.

Ses travaux ont ainsi fait partie de ces références fondamentales et incontournables, celles que l'on consulte avant d'aborder tout sujet ou nouveau territoire. En m'y reportant, je savais que j'y trouverais, sur toute question abordée, des vues autant aiguës qu'élevées, inscrites dans des recherches collectives mais extrêmement personnelles, et toujours surprenantes. J'aimais tirer profit de cette écriture dense et acérée dans laquelle le sens de la formule et chaque mot choisi recelaient à la fois autorité et invitation à d'autres explorations.

C'est en effet à un XVII^e siècle fondé sur la créativité et l'inventivité qu'il nous conviait, alors même que sa profonde connaissance de l'héritage antique le rendait si sensible au poids de celui-ci sur cette époque. J'ai particulièrement bénéficié de sa mise en lumière du renouvellement de la prose française et de la critique littéraire – tant dans ses travaux sur les débats et polémiques agitant les milieux littéraires du premier XVII^e siècle, où il se montrait si soucieux de la complexité des lignes de partage et des circonstances concrètes qui les éclairent, que dans ceux où il cherchait à promouvoir la part de surprise, de sensibilité contagieuse et de sincérité touchante pouvant vivifier les esthétiques classiques, ou encore dans ceux où il soulignait les nouvelles ambitions intellectuelles, sociales et éthiques que s'attribuent alors certains écrivains et certains lecteurs.

C'est une grande chance que nous avons de pouvoir disposer de ce XVII^e siècle d'une si vive liberté.

Emmanuelle MORTGAT-LONGUET

Sa poignée de main et son regard trahissaient d'emblée une intense vivacité intérieure, que ne démentait pas son œuvre. Épris de la clarté intellectuelle de l'atticisme, « Zuber le bref » préféra toujours le fait textuel, éclairé par l'histoire de la rhétorique et celle de la traduction, aux « systèmes explicatifs généraux » (*Les Émerveillements de la raison*, p. 302).

Cette rigoureuse méthode le conduisit à déconstruire la dichotomie artificielle entre l'anarchie baroque et le dogmatisme classique. Son enquête révéla que la prose des années 1610 était déjà régie par des lois rhétoriques remontant à l'Antiquité ; mais, plus encore, qu'avant comme après 1660, l'observance des règles s'était toujours infléchie dans le sens d'une liberté créatrice, culminant dans l'ineffable du sublime. Donc, le schéma finaliste reçu, celui d'un XVII^e siècle au rationalisme croissant, devait être nuancé au profit de la complémentarité profonde de la merveille et de la raison au long de l'âge classique : Roger Zuber envisagea à travers ce prisme Perrault construisant ses contes de fées sur une réflexion théologique consacrée à l'Enfance du Christ, aussi bien que la Fontaine qui faisait des fantaisies de Lucien le nid de l'épicurisme gassendien.

À l'image de Poussin qu'il appréciait, ce Maître brossa donc du siècle d'or français un tableau nuancé, érudit et sensible. Son héritage, transmis par des ouvrages fameux et des disciples devenus maîtres (E. Bury, O. Millet, F. Nepote, L. Picciola)

inspire les jeunes chercheurs, à propos desquels il m'écrivait fin 2016 : « C'est une joie de mon âge de voir s'épanouir, en de bonnes mains, la connaissance de notre XVII^e siècle. »

Florent LIBRAL

Je me souviens de Roger Zuber nous recevant à dîner avec son épouse Line, jovial, joyeux, amical, Roger Zuber, libéré dans le privé de toutes les entraves de la vie universitaire. Sa réserve recelait une sympathie véritable, qui éclatait alors dans un rire clair et terriblement jeune.

Dix-septémiste éminent, Roger Zuber était un familier de la Société d'histoire du protestantisme français, qu'il présida de 1990 à 1996. Dans ce cadre, il avait organisé avec d'autres le grand colloque de 1985 qui commémorait la Révocation de l'édit de Nantes.

En dehors des dîners chez lui ou chez nous, c'est surtout dans la Bibliothèque d'histoire du protestantisme que je le rencontrais, dans ce hall métallique qui se dresse au fond d'une cour pavée, 54, rue des Saints-Pères, un ancien atelier meublé de rayonnages, de tables et de coffres. Là sont conservés des milliers d'ouvrages anciens, des Bibles du XVI^e siècle notamment, des recueils de méditations, des ouvrages de controverse ou de polémique, des pamphlets en grand nombre, quelques poèmes comme la première édition, sans nom d'auteur, des *Tragiques*. Site austère que le local de la rue des Saints-Pères, soutenu par ses colonnes de fonte, étroitement clos, éclairé seulement par en haut – par le ciel, dira-t-on ; en vérité, par un plafond de verre sur lequel claque la pluie. La litanie des noms de Réformateurs, au-dessus des tribunes, à chaque étage, égaie à peine ce cadre austère.

Dans ce décor qui se souvient de ses antécédents industriels, une typographie installée en plein Paris, Roger Zuber surgissait, arrivé discrètement, saluant aussitôt les uns et les autres, souriant, empressé, ayant un mot d'accueil particulier pour chacun d'entre nous.

Dans la salle du fond où se tenaient nos séances, sous les portraits des Réformateurs, Roger Zuber, affable, présidait, diligent, attentif. Puis, quand la présidence, au bout de quelques années, revint à quelqu'un d'autre, il céda la place. Toujours présent, il s'asseyait, non à la table principale, comme il lui était possible, mais contre le mur, prêt à s'éclipser dès que la séance était terminée. Ce qui ne l'empêchait pas d'être très présent dans les discussions et d'intervenir toujours à propos, brièvement et définitivement.

Je me suis longtemps demandé ce qui reliait cette remarquable figure faite de simplicité, d'élégance et de politesse dans le meilleur sens du terme, à la Réforme qui, au XVI^e siècle du moins, ne dédaigna pas la brutalité pour triompher. Cette ferme foi était une foi pondérée, tempérée par les bienséances, éclairée par toutes les ressources de la politesse du Grand Siècle. Elle émanait d'une sensibilité ouverte sur la littérature, adepte d'un style retenu, incisif, qui trouva au XVII^e siècle ses plus belles illustrations et en Pierre Bayle sa conclusion dense et réfléchie.

Frank LESTRINGANT

